

si que et le change que des choses utiles, mais non nécessaires. Cet honneur que l'on décerne à l'agriculture est évidemment le résultat d'une grande sagesse, parcequ'il montre qu'un pays extrêmement peuplé doit honorer particulièrement l'art, qui fournit la subsistance à ses peuples.

Sous le tropique où le sol est naturellement fertile, et où un travail de quelques mois suffit pour assurer la subsistance d'une année entière, les habitans peuvent se dispenser de longs travaux, mais en Chine le travail ne finit jamais, chacun est obligé de fournir sa quote part au maintien de la prospérité générale. Il n'est personne, si peu familier qu'il soit avec la connaissance des mœurs Chinoises, qui ne connaisse, combien les Chinois sont infatigables pour pourvoir à l'entretien de leurs familles. C'est surtout dans l'agriculture qu'ils déploient leur activité, recevant deux moissons pendant l'année; et profitant du dernier coin de terre afin de ne rien perdre, leur désir de se procurer les moyens d'une subsistance plus aisée et plus commode leur fait tirer partie de tout. Ils savent adopter les semences aux différents sols, et s'appliquent surtout à bien engraisser leurs terres, afin de s'assurer d'une continuelle fertilité. On est frappé d'étonnement quant on arrive aux bords de la Chine; on ne rencontre personne, soit dans les chemins, soit aux champs, qui n'ait son panier et son rateau, et chaque matin le Chinois a toujours quelques choses à ajouter à son fond d'engrais qui touche à sa maison et qui en Chine en est la plus importante dépendance. N'ayant que très peu de bêtes à cornes et de moutons, ils sont obligés d'amasser leurs propres excréments ainsi que ceux des cochons; on les recueille avec soin et ils se vendent à la livre. Chaque matin, l'on voit défiler des compagnies de boueurs, qui s'en vont gaiement vendre leur marchandise à la campagne, s'occupant peu de blesser l'odorat des passants.

On recherche avec un pareil soin toutes les autres substances qui tendent à cette fin, par exemple : les charognes, les matières végétales, ballayures des rues, les boues des canaux, les os brûlés, la chaux, et ce qu'on trouvera peut-être singulier, il n'y a pas jusqu'à la touffe des cheveux qu'on rase tous les dix jours sur des millions de têtes qui ne devienne un objet de commerce important pour l'agriculture.—*Madras Almanach.*

LA VISITE D'UN ÉTRANGER.—Voyez chez une famille vertueuse et qui se respecte, les émotions sensibles qu'elle éprouve à l'aspect d'un étranger. Est-il annoncé que sitôt un mélange indicible de malaise et pourtant de plaisir s'empare à l'instant des cœurs. Son arrivée surprend toujours quoiqu'on l'attendit, on range le ménage, chaque chose reprend sa place, l'habit de fête remplace l'habit de travail, et on pense déjà à tuer le veau gras. Quel plaisir on éprouve alors de jouir de la présence d'un homme dont on nous avait dit tant de bien. Il nous semble une personification de l'humanité entière, il réalise enfin l'idéal. On est saisi, on est gêné, on nous avait fait une description si brillante de cet homme, qu'on se demande comment on pourra converser avec lui. Cette idée fait monter la conversation, on s'exprime mieux que d'ordinaire, notre imagination s'enflamme, notre mémoire semble avoir découvert de nouvelles richesses, et notre mélancolie nous a abandonné pour le temps. On n'a plus de secrets, on est gracieux, on est fécond, dans notre expansion, notre expérience nous aide à notre communication et nos amis et vieillies connaissances sont là qui nous regardent

et nous écoutent sans pouvoir s'expliquer cette métamorphose si merveilleuse.

LA VALLEE D'ARGELEZ AU PIED DES PYRENEES.—

Le voile sombre de la nuit disparaissait peu à peu, l'œil commençait à découvrir peu à peu dans le lointain l'écume des torrents et les bandes d'oiseaux qui voltigeaient dans les airs, l'atmosphère était pur, seulement on voyait quelques nuages errer au dessus de l'eau, et poussés par de légers courants d'air, voltiger au dessus du milieu du Bassin s'étendant lentement sur le flanc des Montagnes, monter dans leurs sinuosités, puis s'élever et flotter légèrement au dessus de leurs sommets. Enfin la vallée parut, comme une rose fraîchement éclosée, étalant à mes pieds ses bois, ses collines et ses plaines, ici verdoyantes des bleds qui la couvraient, là rembrunies par les sillons récents de la charue, puis ses hameaux et sa verdure, puis ses bocages aux feuilles jaunies et comme oubliées par l'automne en son passage, enfin ses rochers élançés menaçant les cieus de leurs cimes de glace. Mais ce que je ne puis décrire, ce sont ces mouvements variés de compagnies d'oiseaux de toutes espèces, de troupeaux qui sautaient les haies, de chevaux qui bondissaient sur le gazon ou sur les bords des ruisseaux, et surtout ce bruit confus de clochettes des moutons et des vaches, des aboiements des chiens, des fontaines qui roulaient sur leurs lits de graviers, du murmure du vent qui tantôt rapprochait, tantôt éloignait ce bruit et mêlant son effet à celui de tant de mouvements divers, donnait à tout ce qui m'environnait un air de vie, étendu, et varié. Comment parler de ce mélange d'idées douces, consolatrices et infinies qui assaillirent mon âme à ce spectacle et qui me remplirent d'amour et de confiance pour le Dieu de la Nature. Et quand dans les intervalles de ce bruit qui se succédaient l'un à l'autre comme la vague, le léger frémissement du vent m'apportait de temps en temps le refrain de la chanson d'un berger, c'était pour moi la pensée de l'humanité entière qui semblait s'élever comme un long soupir vers le ciel pour lui raconter ses maux et lui demander son secours. Que de pensées, que de sentiments m'occupèrent en entendant ces accents, cette éloquente prière d'un berger qui sans doute, comme les oiseaux qui gazouillaient près de lui, ne faisait que répéter, (sans qu'ils pensassent ni les uns ni les autres,) le chant que la nature seule leur avait appris. Mais cette émotion passa, comme passe un beau songe, comme passe une harmonie qui nous enivre, comme passe le magique effet de l'étoile qui tombe, comme passe tout ce qui nous émeut fortement et qui ne doit par cela même durer qu'un instant.—*M. Thiers.*

FERTILITE EXTRAORDINAIRE.—On a recueilli cette année sur 3½ acres de terre à Chatmoss, près Manchester, 595 charrettes de patates, chaque charrette de 252 livres de sucre, égal à 67½ tonneaux et valant 54s. le tonneau. Cette terre est sous la surveillance du Gardien de l'union de Manchester.

Parlant de l'agriculture de la Belgique le "N. Y. Tribune" dit : c'est un vaste jardin où chaque pouce de terre est forcé de rapporter. Nos fermiers dont les connaissances superficielles leur font tourner et retourner d'une manière si infructueuse des milliers d'acres de terre, devraient apprendre par cette leçon